

## Tu perpétueras la violence, mon fils!



C'est officiel: Gary Owen est notre nouvel auteur britannique fétiche. Après le mémorable « Iphigénie à Splott », voici « Violence and Son » sur l'héritage toxique des pères. A Bruxelles et Charleroi.

## **CATHERINE MAKEREEL**

S ommes-nous faits de ce que l'on hérite ou de ce que l'on apprend? Eston le fruit de la nature ou de la culture? Combien d'élèves se sont cassé les dents de sagesse, tout juste sorties du cocon buccal, sur ce grand classique des épreuves philosophiques? Et si, au lieu de torturer ainsi leur maxillaire, on les emmenait plutôt voir *Violence and son* de Gary Owen? En une pièce plus juteuse et imprévisible qu'un christmas pudding, l'auteur britannique décrypte l'atavisme et ce qu'un environnement social transmet insidieusement, le tout orchestré autour du legs encombrant d'un père à son fils.

Sans être didactique, Violence and son zigzague au sein d'une famille comme on traverse un champ de mines. Dans ce « living-room » défraîchi, coincé dans un ancien bassin minier ravagé par le chômage, ce qui menace d'exploser, ce n'est pas du TNT mais une charge plus invisible. Depuis que sa mère est morte, Liam, 17 ans, habite avec un père patibulaire. Macho, alcoolique, grossier, Rick a la main leste. D'ailleurs, dans le quartier, on le surnomme Vile (traduction : vil, ignoble horrible), lui qui n'hésite pas à casser la mâchoire de quiconque touche sa compagne, Suze. Forcément, la cohabitation n'est pas aisée avec Liam, adolescent sensible, à l'op« Violence and son » zigzague au sein d'une famille comme on traverse un champ de mines. ⊙ DEBBY TERMONIA

posé de la virilité belliqueuse de son paternel. Fan de *Doctor Who*, célèbre série britannique de science-fiction, Liam revient à la maison, un jour, avec Jen, une fille populaire de son lycée, qui partage néanmoins sa passion coupable pour *Doctor Who*.

## Un huis clos bluffant de réalisme

Liam, encore puceau, en pince pour Jen mais déborde de maladresse à l'égard des filles. Sans compter que le modèle ultradominant de son père fait d'imperceptibles ravages. Inutile de déflorer plus l'intrigue. Disons juste que Gary Owen compose des personnages subtils, brouillant sans cesse nos tentatives de jugement. Ainsi, le gentil Liam n'est pas exempt de gestes condamnables. De son côté, Rick trimballe en permanence une aura bestiale tout en laissant percer des élans d'amour malhabiles envers son fils tandis que Suze, sa compagne, tente d'arrondir les angles tout en restant dans le déni de tout abus physique ou moral au sein du foyer. A la mise en scène, Jean-Michel Van den Eeyden tisse un huis clos bluffant de naturalisme, dirigeant ses comédiens au cor-

Adrien De Biasi épate en adolescent primesautier mais terriblement seul, prisonnier de sa libido et des injonctions d'un père toxique. Face à lui, Léone François campe une jeune fille consciente de son pouvoir d'attraction sexuelle, sa force morale trébuchant sur les ravages du patriarcat. Impressionnant, Jean-Luc Couchard déploie une masculinité rugissante, voire inquiétante, tout en laissant affleurer les failles de son personnage. Magali Pinglaut trouve aussi le ton juste en maîtresse blessée sous ses dehors vulgaires. Dans un décor qui joue des tours espiègles - clins d'œil au Tardis de Doctor Who, mais aussi métaphore d'une famille qui se recroqueville sur de primitifs réflexes -, la pièce soulève un tas de questions nécessaires sur le conditionnement social, le consentement, la transmission familiale. Jamais glauque, parfois même cocasse, Violence and son flingue surtout la perpétuation des modèles de domination.

## Violence and son

\*\*\*\*

Jusqu'au 21/1 au Théâtre de Poche, Bruxelles. Du 24 au 27/1 à l'Eden, Charleroi.